

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



***Silence, on parle***  
***Introduction à la sémiotique*** de Jürgen Pesot  
**Jürgen Pesot, *Silence on parle : introduction à la sémiotique.***  
**Montréal, Guérin, 1979, 156 pages**

Patrick Imbert

Numéro 16, hiver 1979, hiver 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40547ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1979). Compte rendu de [*Silence, on parle : Introduction à la sémiotique* de Jürgen Pesot / Jürgen Pesot, *Silence on parle : introduction à la sémiotique*. Montréal, Guérin, 1979, 156 pages]. *Lettres québécoises*, (16), 47–48.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# Silence, on parle

## Introduction à la sémiotique

de Jürgen Pesot

La sémiotique, on ne peut le nier, se répand de plus en plus parmi les chercheurs et dans les universités canadiennes, américaines ainsi que dans le reste du monde. Des colloques internationaux se tiennent dont le dernier à eu lieu à Vienne (Autriche) en juillet 1979. Des colloques nationaux attirent aussi les chercheurs à intervalles plus fréquents tels, chez nous, ceux de l'Association canadienne de recherche sémiotique dont le prochain se tiendra fin mai 1980 à Montréal, lors de la réunion des Sociétés savantes. Au Canada, des universités, à l'image de nombreuses universités américaines (Indiana University à Bloomington, Vanderbilt University à Nashville, Tennessee), créent des programmes en sémiotique, telles l'Université du Québec à Montréal ou l'Université de Toronto. D'autres proposent des cours dans leurs divers départements (Ottawa, Laval, Montréal, Carleton, etc) ou songent même à instaurer des programmes complets. De nombreuses revues font état des recherches en sémiotique telles *Le Journal canadien de recherche sémiotique*, *Semiotica*, *Ars Semeiotica*, *Versus*, *Zeitschrift für Semiotik*, etc. C'est dire que l'approche interdisciplinaire que propose la sémiotique, centrée sur sa problématique autour de la notion de signe, est en train de dépasser les limites qui la faisait paraître quelque peu ésotérique et liée à un cercle de chercheurs initiés, pour s'ouvrir sur un monde plus vaste.

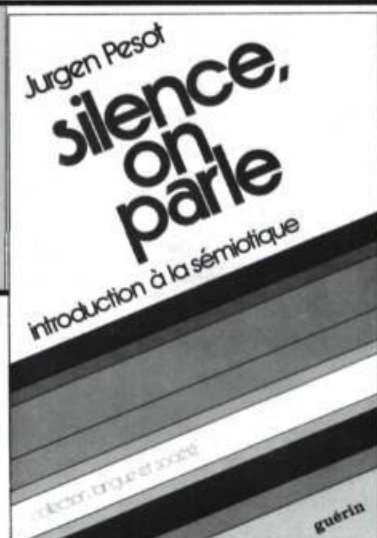
Il faut, d'ailleurs, souligner que ce champ de recherche ne repose pas sur une mode éphémère comme on l'entend parfois. Les grands théoriciens, analysés par J. Pesot, ont écrit déjà au 19<sup>e</sup> siècle. Mentionnons donc Charles Sanders Peirce (1839-1914), philosophe et logicien américain qui n'a pas, de son vivant, c'est le moins que l'on puisse dire, rencontré la sympathie de ses collègues. Retenons aussi le nom bien connu du linguiste Ferdinand de Saussure (1857-1913) dont le cours a été

publié fort tard par ses disciples. On doit dire, aussi, que dans une histoire de la sémiotique, encore à faire, mais dont certains éléments ont été retenus par R. Jakobson<sup>1</sup>, on pourrait remonter, non seulement jusqu'à John Locke et au 3<sup>e</sup> livre de son *Essay Concerning Humane Understanding* mais jusqu'à l'antiquité : « La question du signe et des signes fut abordée à plusieurs reprises par les penseurs de l'Antiquité, du Moyen Âge et de la Renaissance » (R. Jakobson, p. 1).

C'est pourquoi, par delà les centaines de livres et articles très sérieux et très documentés, publiés notamment pendant ces 30 dernières années, se manifeste de plus en plus le besoin d'avoir des manuels, en particulier au Canada, qui invitent l'étudiant ou le chercheur non encore initié, à ne pas prendre panique et qui petit à petit vont l'initier à cette problématique. Jürgen Pesot et son ouvrage intitulé *Silence, on parle : Introduction à la sémiotique* (Guérin ed.) arrive donc à point.

Mais il faut cerner un peu plus la problématique de la sémiotique qui, a priori, représente un domaine bien flou puisqu'il est centré sur la notion de signe ou de système conventionnel de signification. Le premier point à retenir avec J. Pesot, est que la sémiotique est présente dans des disciplines fort diverses, allant du droit ou de la psychiatrie à la théorie de la culture et à la philosophie en passant par la littérature ou à l'étude des comportements animaux : « Inversement, il est à première vue surprenant que la sémiotique semble virtuellement s'attaquer à toutes les sciences humaines, voire à toutes les sciences tout court, par son ambition de rendre compte des langages formels et de s'imposer comme une partie importante de l'épistémologie (Théorie de la connaissance) » (p. 21).

Comme l'avaient déjà souligné des chercheurs avant Pesot, tels Umberto



Eco dans *la structure absente*<sup>2</sup>, G. Mounin dans son *Introduction à la sémiologie*<sup>3</sup> sans oublier R. Barthes<sup>4</sup> ou Thomas Sebeok<sup>5</sup>, la sémiotique est encore une discipline en gestation mais très prometteuse. Elle ne constitue donc pas encore une science complètement organisée, même si ses procédures sont nettement définies : « Lorsqu'un Prieto étudie les signaux, ce n'est pas qu'il se préoccupe des signaux en eux-mêmes. Il les étudie parce qu'en plus d'eux il y a autre chose, mais à laquelle on n'a pas d'accès direct : les messages. Lorsqu'un Barthes analyse la mode vestimentaire, il ne devient pas pour autant un théoricien de la Haute-Couture. Il le fait parce que derrière la mode, il y a autre chose, que directement on ne peut qu'imaginer : l'idéologie, les valeurs sociales. Et lorsque le sémioticien écoute le silence, ce n'est pas par amour du néant, c'est dans la mesure où le silence renvoie à autre chose, qu'il signifie. En somme, on se concentre sur des choses qui remplacent d'autres choses, que ce soit suite à une intervention volontaire de l'homme ou que l'homme se contente de découvrir la substitution. » (p. 69). C'est bien dire l'importance de la sémiologie qui a l'avantage de bouleverser les catégorisations traditionnelles où le savoir est figé et enfermé et de permettre une synthèse des pratiques signifiantes les plus diverses.

J. Pesot a donc le mérite d'apporter des éclaircissements fort nombreux et précieux dans ce champ très vaste et où il reste encore beaucoup à faire, puisqu'on vient seulement de sortir un dictionnaire de la sémiotique et que l'on songe, depuis peu, à constituer une encyclopédie de ce domaine. J. Pesot

établi, de plus, nettement certains problèmes qui se posent à la sémiotique. Un des clivages les plus évidents se situe entre les tenants de la sémiologie de la communication et ceux de la sémiologie de la signification. À partir du moment où l'on accepte l'extension large de la sémiologie au niveau des processus de signification, presque tout devient analysable par le sémiologue, disent notamment G. Mounin, E. Buysens<sup>6</sup> ou L.J. Prieto<sup>7</sup> critiquant R. Barthes ou C. Lévi-Strauss<sup>8</sup>. Certes, il faut préciser qu'il ne s'agit pas de n'importe quel type de signification et que le fait que l'on puisse conclure de l'arrivée des nuages, qu'il va pleuvoir, ne relève pas de la sémiologie de la signification même si l'exemple donné par J. Pesot lui-même (p. 17) est ambigu pour le lecteur non averti. On doit, bien sûr, garder en tête la notion de conventionnel au niveau du fonctionnement du système même et non le placer au niveau des habitudes perceptives. Dès lors l'analyse des systèmes conventionnels de signification s'oppose à la sémiologie de la communication, en ce sens que les tenants de cette dernière maintiennent que tout signe, pour être soumis à une analyse sémiotique, doit être produit expressément pour communiquer et être perçu comme tel (p. 23). Cette restriction pose d'ailleurs des problèmes sérieux au niveau de la définition même du mot *communiquer* et de l'intention communicative. C'est ce que souligne J. Pesot qui choisit finalement une définition de la communication qui convient le mieux aux a priori de ce livre. Elle est assez restrictive et précise ; c'est celle de J. Pohl : « Il y a communication chaque fois, que, réellement ou potentiellement, un être agit sur le comportement d'un autre être, par l'intermédiaire d'un élément matériel auquel l'un et l'autre reconnaissent, au moins partiellement même valeur extrinsèque ». <sup>9</sup> (p. 40).

Évidemment, si l'on retenait dans tous les cas une telle définition, des problèmes se poseraient certainement, particulièrement si l'on voulait analyser des codes où l'intention de communiquer n'est pas toujours évidente. Sans aller jusqu'aux mythes ou à la transmission de messages inter-cellulaires (voir H. Shands)<sup>10</sup>, pensons seulement à la communication inconsciente par les gestes accompagnant un dialogue, par

exemple. Il est bien certain que, lorsqu'on parle une langue, on la parle autant avec les mouvements du corps, les gestes, l'éclat des yeux, etc (voir E.T. Hall)<sup>11</sup> qu'avec sa bouche ; toutefois il ne semble pas, dans beaucoup de cas, qu'il y ait intention de communiquer. Si l'on prenait cette définition au sens strict, on n'analyserait pas ces phénomènes qui, pourtant, sont essentiels et qui d'ailleurs devraient être enseignés dans les cours de langue en même temps que la prononciation, la structure de la phrase ou le vocabulaire.

Un autre type de problèmes, non encore résolus, est souligné par J. Pesot. C'est la distinction entre ceux qui, tels Barthes ou Benveniste<sup>12</sup>, pensent que la sémiologie est une partie de la linguistique puisque tout système, pour être analysé et compris, doit passer par la langue et ses a priori, analysés en profondeur par B.L. Whorf<sup>13</sup> ou W. Johnson<sup>14</sup>. En effet, on ne peut expliquer le code de la route par le code de la route mais par l'intermédiaire de la langue qui joue, dès lors, le rôle d'un métalangage. Toutefois, cette position linguistique impérialiste est fortement remise en question par ceux qui tels Sebeok, ou bien d'autres, soulignent que, si des codes qui n'ont rien à voir avec la structure de la langue, sont analysés par les procédures et les concepts propres à la langue, on aboutit à des découvertes qui ne rendent pas compte de la spécificité du fonctionnement du système en question. On pense par exemple à l'étude des gestes ou à la sémiologie picturale ou musicale.

D'autre part, ces deux types de clivages, qui ne sont pas les seuls, mais qui ne sont pas, en fait, irréconciliables, posent des questions qu'effleure à plusieurs reprises J. Pesot. On retient, notamment, l'extension de la sémiotique au domaine non humain. La zoosémiotique est en effet un domaine de recherche très fertile et les grands chercheurs dans ce domaine tels T. Sebeok et G. Bateson<sup>15</sup> ne peuvent qu'être en désaccord avec la théorie de l'emprise linguistique sur la sémiologie, ou avec l'insistance trop forte et trop stricte sur l'intentionnalité dans la communication. Peut être y a-t-il intentionnalité, mais il faudrait, avant, se libérer de notre narcissisme cartésien et redéfinir complètement ce terme. La distinction, d'ailleurs, entre nature et culture semble, si

l'on tente d'échapper à nos a priori les moins avoués et donc les plus chers, peu valide, même si cette notion, reprise de nombreux sémiologues est discutée dans l'ouvrage de J. Pesot.

Mais on n'en finirait pas d'analyser ce livre très riche et très clair qui ouvre la voie aux étudiants et aux professeurs non encore versés dans le domaine sémiotique. Mentionnons simplement que J. Pesot consacre aussi plusieurs pages à l'influence des mass media et à leur importance dans la manipulation du signe, qu'il développe un certain nombre de procédures et de termes, propres à l'analyse sémiotique (notion de communication, d'information de diachronie, de redondance, etc.) Retenons qu'il expose très clairement les théories de Saussure, Hjelmslev et surtout de Peirce.

C'est dire que cet ouvrage fait date dans la diffusion pédagogique et sérieuse, tout à la fois, de la sémiotique. Il est aussi illustré et écrit dans un style où le doute scientifique s'allie parfaitement à l'humour. Il s'agit donc bien d'un texte à recommander fortement à tous ceux qui cherchent à en savoir plus dans le domaine des systèmes conventionnels de signification.

Patrick Imbert

Jürgen Pesot, *Silence on parle : introduction à la sémiotique*, Montréal, Guérin, 1979, 156.

1. R. Jakobson, *Coup d'oeil sur le développement de la sémiotique*, Bloomington, Indiana University Publications, 1975, 21 p.
2. U. Eco, *La structure absente*, Paris, Mercure de France, 1972, 447 p.
3. G. Mounin, *Introduction à la sémiologie*, Paris, Minuit, 1970, 248 p.
4. R. Barthes, *Éléments de sémiologie*, Paris, Seuil, Communications 4.
5. T. Sebeok, *Contributions to the Doctrine of Signs*, Bloomington, Indiana University Press, 1976.
6. E. Buysens, *Communication et Articulation linguistique*, Bruxelles, P.U.B. 1967, 175 p.
7. L.J. Prieto, *Messages et signaux*, Paris, P.U.F., 1966, 165 p.
8. C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon 1958, 452 p.
9. J. Pohl, *Symboles et langages*, Paris, SODI, 1968.
10. H. Shands, *Semiotic Approaches to Psychiatry*, The Hague, Mouton, 1970, 412 p.
11. E.T. Hall, *The Silent Language*, New York, Doubleday, 1973, 217 p.
12. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, 356 p.
13. B.L. Whorf, *Linguistique et anthropologie*, Paris, Denoël, 1969, 220 p.
14. W. Johnson, *Words and Not-Words*, dans *Mass Media and Communication*, New York, Hastings House, 1972, 686, pp. 28-43.
15. G. Bateson, *Vers une écologie de l'esprit*, Paris, Seuil, 1977, 2 vol.